

CHRISTIAN TÉTREAU

HISTOIRES DE SPORT

CHRONIQUES



HISTOIRES DE SPORT

Édition : Élyse-Andrée Héroux
Rédaction : Christian Tétreault
Correction : Brigitte Lépine
Infographie : Chantal Landry

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et
Archives Canada

Apostolska, Aline, 1961-

Au secours, mon père se marie!

(C'est quoi le rapport? ; 5)
Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-7619-4431-1

1. Remariage - Ouvrages pour la jeunesse. 2. Familles
recomposées - Ouvrages pour la jeunesse. 3. Demi-frères
- Ouvrages pour la jeunesse. I. Mercier, Marie-Josée. II.
Titre. III. Collection : C'est quoi le rapport? ; 5.

HQ759.92.A66 2016 j306.8747 C2016-940714-4

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP inc.*
Téléphone : 450-640-1237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays:
INTERFORUM editis
Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:
INTERFORUM editis SUISSE
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
Commandes:
Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:
INTERFORUM BENELUX S.A.
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

06-16

Imprimé au Canada

© 2016, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-4694-0

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de dével-
oppement des entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Fonds du livre du
Canada pour nos activités d'édition.

CHRISTIAN TÉTREAUULT

HISTOIRES DE SPORT

CHRONIQUES

AVANT - P R O P O S

Pendant 15 ans, j'ai été choyé. Je travaillais quotidiennement à la radio et toutes les semaines, je recevais des courriels, des lettres de gens ordinaires qui me racontaient leurs liens privilégiés avec le monde du sport, et les moments extraordinaires qu'il leur a laissés en mémoire. Un souvenir avec leur grand-père, un « exploit » de fiston, une remise en forme, une rencontre avec une superstar, une tragédie personnelle qui les a marqués pour la vie. Ces envois étaient toujours empreints d'une grande émotion.

Comme les auteurs de ces courriels ne sont pas des écrivains de profession, je me suis permis d'éditer, de réviser, de corriger certaines maladresses d'écriture, mais je me suis fixé une règle : ne jamais faire disparaître, amenuiser ou exacerber l'émotion au cœur de leurs écrits. Je souhaite avoir réussi.

Je remercie tous ces gens. Des jeunes, des très jeunes, des aïeux, des hommes et des femmes pour qui le sport a été une révélation, une porte de sortie, un sauf-conduit, une oasis, et qui ont voulu le partager avec moi et les autres. Ces gens de tous les milieux ont, sans le savoir, inspiré ce livre. Leurs témoignages, leurs tranches de vie, leurs souvenirs sont des trésors. Je vous les transmets aujourd'hui, mêlés aux miens.

Merci pour ces moments touchants et importants qui donnent toute la saveur, et la valeur, à cet ouvrage. Qui donnent toute la saveur et la valeur au sport.

INTRODUCTION

C'est l'été 1942. Il y a une partie de baseball dans un parc du quartier Rosemont, à Montréal, probablement le parc Beaubien. Une centaine de spectateurs disséminés dans les estrades regardent le match, dont cette adolescente de 16 ans, discrète, assise dans le coin en haut à gauche sur la ligne du premier but. Elle est venue voir son nouveau copain, Jean-Guy, le receveur. Il a un solide coup de bâton, un bras-canon, mais il court moins vite qu'une roche. Dans la foule, sa compagne ne dit rien, ne crie pas. Elle y va d'un léger applaudissement une fois de temps en temps, quand elle voit les autres spectateurs applaudir; elle ne connaît rien au baseball, alors elle se fie sur eux pour savoir quand se manifester, sans trop comprendre pourquoi elle le fait.

À la fin du match, son amoureux, Jean-Guy le receveur, vient à sa rencontre.

— As-tu aimé ça? lui demande-t-il avec un sourire.

— Oui, oui, dit-elle d'une voix timide. Mais il y avait un homme en bas de l'estrade principale, juste derrière toi. Il avait un langage un peu grossier... Il sacrait tout le temps.

Cet homme, âgé d'une cinquantaine d'années, a dix enfants: une fille, l'aînée, puis neuf garçons. Il vient de sortir d'une décennie d'angoisse, prisonnier, comme tant d'autres, de la crise économique qui a suivi le krach de 1929. Mais même pauvre comme la gale à manger des patates et du foie de porc, il a toujours joué avec ses enfants: dans la ruelle, dans un champ de Sainte-Monique, au parc Molson. Il joue, il joue et joue encore.

La jeune adolescente a marié le receveur sept ans plus tard et je suis né en 1954, de cette union. Cet homme qui sacrait, c'était mon grand-père, Émile Tétreault. Jean-Guy, le receveur, était son quatrième fils.

Mon grand-père est décédé en 1963. J'avais neuf ans. Il a eu le temps de me raconter tous ses exploits sportifs, les réels et les inventés.

Mon père a adopté les habitudes de son père: il jouait avec moi. Ensemble, nous pratiquions tous les sports, toujours et partout. Je ne l'ai

pas réalisé avant beaucoup plus tard, mais il était le seul père de toute la rue à jouer avec son petit garçon. Au hockey, au tennis, au golf, au baseball surtout.

Quand j'ai eu des fils à mon tour, j'ai repris l'affaire en main. J'ai toujours fait du sport avec mes garçons. Dans les rues, les parcs, la cour. Partout et tout le temps.

Le sport a été, est et sera toujours l'élément primordial de ma vie.

LE PLUS GRAND DES BONHEURS

Vous connaissez le secret du bonheur? Il y en a plusieurs, à vrai dire. Il existe de nombreux chemins pour y arriver, et maintes philosophies ont tenté de le définir. Une des plus populaires, en particulier depuis les années 1960, est, comme disent les Anglais, le « *here and now* ». Ici et maintenant. Le moment présent, et les mille et une techniques pour arriver à le savourer pleinement.

Selon plusieurs philosophes modernes, le seul moment qui existe, c'est le moment présent. On ne peut pas vivre au passé, parce qu'on ne peut rien changer à hier, et on ne doit pas tout miser sur demain. Demain arrivera-t-il? Rien n'est moins sûr. C'est donc là, tout de suite, qu'il faut être heureux. C'est la raison principale pour laquelle j'aime le monde du sport: parce que le sport égale l'instant.

Tous ceux et toutes celles qui font du sport, chez les professionnels et chez les amateurs comme vous et moi, savent que tout se passe dans l'instant. Quand on est au milieu d'un match de tennis, rien d'autre n'existe. Il y a l'autre, en face, qui lance la balle en haut, la frappe avec un effet rétro ou un *topspin*, vise la ligne. Et il y a nous, qui tentons de lui ramener du côté revers, pour ensuite essayer de grimper au filet et de le prendre de vitesse. Pendant ce dialogue gestuel, rien n'existe que le sport lui-même. Pas le temps de réfléchir aux tracas du bureau ou à un bris de thermopompe.

Dans un match de soccer, même chose. Dès qu'on embarque sur le terrain et que le match débute, il n'existe plus rien que le match lui-même. Partir sur l'offensive, revenir en défense, garder son adversaire, essayer de se libérer, courir, arrêter, repartir, revenir et, si le ballon arrive à nous, savoir où est le coéquipier le mieux placé et relancer l'attaque. Que vous ayez six ans ou 45 ans, si vous êtes sur un terrain de soccer, vous n'avez pas une seconde à consacrer à autre chose que le jeu.

Au hockey, *idem*: sur la glace, il n'y a d'espace que pour jouer. Foncer, se placer, revenir aider les défenseurs, se détacher rapidement du

couvreur. Crier après le joueur de centre et viser le haut du filet, devant le gardien étendu.

Triper.

Sur la patinoire, sur le terrain de balle molle, dans le gymnase, sur la montagne ou au *skatepark*... Il n'y a que le jeu qui compte. Pas d'espace pour les regrets, pour les problèmes de couple, pour les inquiétudes financières, pour les frustrations que la vie met sur notre table. La concentration et la joie exigent une attention de tous les instants et expulsent toutes les pensées négatives.

À moins de très rares exceptions, il est impossible de faire du sport et d'être malheureux en même temps. Quand votre fils ou votre fille part pour son match de golf, de soccer, de football, de volleyball, enfourche son vélo ou place son stock de hockey dans son énorme sac, dites merci à la vie. Au moins, pendant ce temps-là, dans son ciel il n'y aura pas de nuages.

Parfois, il n'y a rien à faire pour éviter le pire. Le pire trouvera toujours un chemin, et on ne sait jamais de quel côté il va frapper. Mais si on ne peut pas voir arriver le pire, on se doit toujours d'être conscient du meilleur.

Votre enfant, votre blonde, votre père fait du sport ? Allez-y. Accompagnez-les. Allez les voir jouer. Appuyez-les. Applaudissez.

Le sport, c'est le bonheur.

ENTRE VOUS ET MOI...

Dans ce livre, j'ai envie de vous parler de sport, de vous laisser me parler de sport, parce que le sport existe depuis la nuit des temps. Depuis toujours, il fait partie de l'humain. Il l'anime, l'électrise, le fait vibrer, rager, jubiler... le fait vivre.

Le mot « sport » est relativement récent dans le vocabulaire humain, mais le geste sportif, lui, n'a pas d'âge. Que ce soit la course, le combat singulier, le combat en groupe, la chasse, le désir d'être le meilleur, tout cela fait partie de l'ADN de l'homo sapiens. Aujourd'hui, le sport est omniprésent dans nos sociétés. Peu importe le coin du globe, la religion, les mœurs ou les croyances, le sport est partie intégrante de notre monde. Au-delà des frontières, des cultures et du temps qui passe.

Le sport, c'est la gloire et la déchéance, l'espoir et le cauchemar, la désillusion ou le *dream come true*. Le sport est réflexes et réflexion. Habilité et endurance. Persévérance et abandon. Le sport, c'est la santé, mais c'est aussi parfois l'accident qui ruinera la vie à tout jamais.

Le sport est joie et tristesse, conflit et haine de l'autre. Le sport, c'est l'orgueil et l'envie. La gloire et la honte. La jouissance et la souffrance. La réussite et l'échec. Le sport, c'est le découragement, le dépassement, la surprise et l'attendu. Le sport sauve le pauvre et ruine le nanti.

Le sportif est un cérébral, un réfléchi, un instinctif, un animal, un émotif; il est la risée et la fierté. Il est d'intelligence, et aussi de stupidité.

Le sport montre ses plus belles couleurs devant des foules innombrables, dans des stades colossaux, mais aussi sur un petit chemin de terre, un champ ou une ruelle, à l'abri des caméras. Et même s'il se pavane sans cesse, il n'arrive pas toujours à cacher ses cornes; parfois, le sport est le ver dans le bon fruit. La pire des tragédies qui croise la plus absurde des comédies. Le sport, c'est le talent, le travail, la puissance, l'intelligence, la résilience, l'abandon et la force de continuer. Le courage et la lâcheté. La tricherie, la supercherie, l'hypocrisie, la cupidité et leurs contraires.

C'est le jeu et c'est la guerre. La trahison et le sacrifice. La prétention et l'humilité.

Le sport, c'est le travaillant et le paresseux, le patron et le syndiqué, le glorieux et l'humble. La probité, la bravoure, la conscience et la satisfaction du devoir accompli. Le sport fait rire et pleurer. Assomme, endort, surprend, étonne et décourage. Il est attente, impatience, récompense et bonnet d'âne.

Le sport, c'est une vie ou une minute. Une photo ou une longue saga. C'est le vieillard et l'enfant, la mère et le fils, le père et la fille. C'est le froid et le chaud. L'abnégation, l'inconscience et l'abandon.

Le sport, c'est un souvenir ou la projection d'un bonheur à venir. Un poème et un cri. Un long roman ou une simple phrase.

Avec mes mots, avec vos mots, parlons sport. Racontons-nous ces souvenirs touchants, ces colères, ces joies intenses, ces suées et ces blessures, racontons-nous comment le sport nous a sauvés de nous-mêmes ou fichus dans la merde. Racontons-nous comment il nous tient en vie.

Voyons aussi comment notre histoire en est tricotée, notre histoire à nous mais aussi la grande histoire de l'humanité. Racontons-nous les héros qui nous ont éblouis, leurs exploits. Pleurons un peu sur les drames et catastrophes qui ont tailladé des époques, jetons un regard sur ces humains bourrés de travers qui, tout compte fait, ne sont qu'humains.

Et rions, et savourons ces choses fabuleuses que le sport met au monde.

Parce que le sport, c'est la vie.

PREMIÈRE PARTIE

Au commencement...

Imaginez une petite banlieue d'Alep, en Syrie. Un décor de désolantes ruines encore fumantes tout autour. Dans ce paysage dévasté par la haine, l'incompréhension, les bombes et les hommes, huit petits garçons et petites filles, en lambeaux et pieds nus, jouent au soccer avec ce qui ressemble à un ballon. Voyez la même scène à Port-au-Prince, au lendemain du tremblement de terre de janvier 2012.

Voyez aussi les enfants d'ici : des petits et des moins petits, dans une ruelle de l'est de Montréal, ou dans une rue de Matagami, qui jouent au hockey avec une balle de tennis usée et gelée.

Voyez surtout ce tout petit garçon, arabe, haïtien ou québécois, d'à peine quatre ans, qui regarde les « grands » jouer. Ils rient, ils crient, ils courent et s'amusent. Il n'a qu'une idée en tête : les rejoindre et participer à la fête. Plus rien n'existe que ce semblant de ballon et cette vieille balle.

C'est ainsi que le sport naît dans l'esprit des enfants.

J'ouvre ici nos boîtes à souvenirs, les vôtres, les miennes et celles des autres. On parlera d'idoles et de gens ordinaires qui, par leur amour du sport, ont changé le cours des choses.

CHAPITRE 1

Mon sport à moi

DES JOUEURS ET DES HÉROS

Je peux montrer du doigt l'année et même le mois où ça s'est déclenché.
Printemps 1962.

J'étais alors un petit maigrelet de 8 ans avec des cheveux coupés en brosse et des oreilles d'un format spectaculaire. Avec de telles choses de chaque côté de ma tête, je n'avais aucune chance de me noyer, disait mon oncle André.

Ma lecture favorite était la boîte de céréales. La boîte de Corn Flakes était intéressante, mais pas transcendante; celle du gruau Quaker était plate (trop intellectuelle). Les Lucky Charms, c'était pour les petits enfants, pas pour les grands de 8 ans. La meilleure boîte de céréales à lire était, de loin, la boîte d'Alpha Bits. Une lecture à mes yeux si fascinante que ma mère en achetait une boîte toutes les semaines. Mes sœurs ne lisaient pas la boîte de céréales, alors pour avoir de la nouvelle lecture, il me fallait manger beaucoup d'Alpha Bits.

Savez-vous pourquoi la boîte d'Alpha Bits était si passionnante à lire? C'est qu'au verso, il y avait des cartes de baseball à découper. Des vraies cartes. Avec la photo du joueur, bien sûr, et surtout les statistiques.

C'est là que tout a commencé.

Après les cartes de baseball au printemps, il y a eu les cartes de joueurs de football de la CFL à l'automne, mais celles-là étaient moins intéressantes parce qu'il y avait moins de statistiques.

Aujourd'hui, quand des amis viennent chez moi, descendent dans mon bureau et voient tous ces livres, ils ont un air bizarre. C'est qu'une grande proportion de ma bibliothèque est composée de livres de statistiques. Pour la plupart des gens, des statistiques, c'est aussi intéressant à lire qu'un horaire de train.

Pour moi, c'est tout le contraire. Derrière ces chiffres alignés les uns derrière les autres ou disposés en rangées et en colonnes, il y a des histoires incroyables. Quand je lis ces statistiques, j'ai des frissons, je mets des mots et des visages entre ces colonnes et ces rangées, j'y lis des exploits extraordinaires, des biographies captivantes, des bourdes honteuses. Dans ces chiffres en apparence austères, il y a un match, une saison, une carrière. Il y a un être humain, avec ses forces et ses faiblesses. Il y a du sang et de la sueur cachés dans ces enfilades infinies de chiffres.

Quand j'ai entendu la nouvelle des deux soldats du Royal 22^e, tués dans l'explosion d'une mine à 50 kilomètres à l'ouest de Kandahar, on y avait inclus des statistiques. Quatre en 2002, deux en 2003, un en 2004, un en 2005. Trente-sept en 2006, 22 en 2007.

J'entends ces statistiques et elles me racontent aussi des histoires. Ce ne sont pas les mêmes histoires que celles des Whitey Ford, Willie Mays et Bernie Faloney de mon enfance. Mais ces statistiques me racontent l'histoire de jeunes gens équilibrés, forts et convaincus. Elles me racontent l'histoire de départs difficiles à l'aéroport. Elles me racontent l'histoire de jeunes bambins qui voient partir papa ou maman. De pères et de mères qui regardent s'envoler leurs enfants.

Elles me racontent l'histoire des jeunes gens qui quittent, les yeux rougis, le nœud dans la gorge, mais convaincus qu'ils partent protéger et défendre la vie. Ces statistiques me racontent l'histoire de jeunes gens qui sont morts pour que mes enfants et les vôtres puissent continuer à penser, agir et respirer en paix. Et surtout, pour que les enfants d'ailleurs puissent un jour goûter, enfin, à la liberté.

LA DERNIÈRE CLOCHE

Je me souviens quand la dernière cloche de l'année a sonné à l'école, la toute dernière, celle de 3 h 30, le 22 juin 1964. Quand cette cloche-là a sonné, elle a eu l'effet d'un feu d'artifice. Dix-sept secondes plus tard, je suis sorti de l'école pour m'envoler jusqu'à la maison, pour jeter mon sac à dos dans le fond du placard, où il fait toujours noir. Pour les deux prochains mois, je passerais l'été à courir partout, tout le temps, à pied, à vélo, en patins à roulettes.

C'est *hot* d'avoir 10 ans. Mais l'été court plus vite que moi et se sauve devant. Je vois derrière moi l'automne et l'école qui me rattrapent un peu plus tous les jours. Immanquablement, l'école reviendra me bouffer pour une autre année. Enfin, disons qu'elle me mastiquera, puis me

recrachera comme un feu d'artifice, vers 3 h 30, à la fin du mois de juin prochain.

Pour me faire avaler la pilule de l'école, Dieu est pas pire, il y a le sport de l'automne, le meilleur.

Le sport est très juteux à l'automne 1964. C'est comme les pommes. Fin septembre, début octobre, le sport est toujours juteux et croquant. Il y a mes Alouettes de la Ligue canadienne. En 1964, je crois que la Ligue canadienne est plus forte que la Ligue nationale. Je crois aussi à la lutte et à Mad Dog Vachon, et que si on mange de la viande le vendredi, on s'en va tout droit en enfer.

Mes Alouettes ne volent pas très haut, mais c'est mes Alouettes pareil, avec l'aile rouge sur le casque blanc. Le plus beau casque au monde. George Dixon et Don Clark inspirent les parties de football qu'on joue sur le terrain du curé, à Saint-Martin.

Le retour à l'école, c'est les Séries mondiales en plus ! Pas de séries de division, ni de séries de championnat, juste les Séries mondiales. Une seule série. Le meilleur de votre ligue contre le meilleur de la nôtre, merci, bonsoir. La saison de balle explose soudainement. Sept à dix jours : une série. Une série intense. Deux clubs sur vingt. Émotion dans le plafond.

Le retour à l'école, cette année, c'est Mantle, Maris et Pepitone contre Curt Flood, Ken Boyer et Lou Brock. On s'en inspire à 4 h, quand on transporte nos trois balles et nos deux battes sur le terrain des Pères Blancs, là où il y a un arrêt balle. Je suis Elston Howard, ou Tony Kubek.

Mais à la fin septembre, volant beaucoup plus haut que mes Alouettes, plus majestueux que mon Bob Gibson sur son monticule d'automne, il y a le camp d'entraînement et le début d'une autre glorieuse saison de hockey des Canadiens. Une autre saison où notre club de hockey va démarrer en lion et terminer en lion. C'est fini, cette année, le règne des Maple Leafs de Toronto, qui ont gagné une troisième coupe de suite en avril dernier.

Sept mois à me battre pour assouvir ma soif de vengeance contre les bleus, au printemps 1965. Go Fergie, Béliveau et Henri. Go Bobby Rousseau. Le Gump et Terry Harper, qui en a pesant sur le dos.

Pour moi, comme joueur, la saison commence dans la rue, puis s'enchaîne sur les patinoires extérieures, en vrai uniforme, dès que l'hiver se met à mordre.

Ce soir, tout de suite après avoir fait mes devoirs, je vais aller dans le placard, je vais sortir ma boîte de cartes de joueurs de hockey et je vais faire mes leçons. Apprendre par cœur que John Ferguson, à sa saison

recrue a compté 18 buts, fourni 27 passes et passé 125 minutes au banc des punitions.

J'ai l'intuition que ça me sera utile un jour.

IL ÉTAIT UNE FOIS LE 22 NOVEMBRE

22 novembre 1963. J'ai neuf ans. C'est vendredi midi et je suis heureux. Je viens de passer par le presbytère, et le curé Pesant, c'est son nom, vient de me donner ma piastre. Je suis servant de messe et tous les jours cette semaine, j'ai servi la messe de 7 h.

Dans mon casier à l'église, mes deux petites soutanes, avec 1000 boutons chacune, portent le numéro 8, comme Bill Hicke des Canadiens. Il y a la noire pour les messes ordinaires, les funérailles et les mariages ordinaires. Et il y a la rouge pour les messes importantes, genre Noël, Pâques ou les mariages de riches.

À 20 sous la messe, au bout de la semaine, ça fait une belle piastre en papier.

Le vendredi midi, juste avant d'aller à l'école, je vais donc chercher ma piastre. Je sais ce que je vais faire avec: je vais acheter des cartes de hockey, cinq sous le paquet, quatre cartes dans chaque paquet, plus une gomme baloune en forme de palette avec un genre de farine dessus.

Je n'investirai pas toute ma piastre sur des cartes de hockey, juste la moitié pour un total de dix paquets. Je vais aussi me procurer un sac de chips BBQ Humpty Dumpty et une liqueur Crush au raisin. Il me restera donc 25 sous pour les imprévus.

En me rendant à l'école, ce midi du 22 novembre 1963, je pense à tout ça. Je suis riche. Il fait beau pour un 22 novembre, *full* soleil. C'est vendredi midi et donc, dans quelques heures, le paradis de la fin de semaine m'attend.

Dans la cour d'école, la cloche sonne. Je vais dans mon rang, cinquième année B de mademoiselle Huguette Lapointe. C'est bizarre. Monsieur Carrière, le principal, qui a l'air d'un général de l'armée de huit pieds bâti en ciment, est dehors et il a un trémolo dans la gorge.

— Aujourd'hui, c'est une journée triste. Il y a quelques minutes, le président des États-Unis, monsieur John F. Kennedy, a été victime d'un attentat. Il est entre la vie et la mort. Nous allons faire une prière pour lui.

Nous avons dit un *Notre Père*. Pour rien, finalement, car il est mort quelques minutes plus tard. Je ne le connaissais pas, mais j'ai pleuré pareil, sans trop savoir pourquoi.

* * *

Samedi 22 novembre 1986, Las Vegas, Nevada. Mike Tyson, un jeune prodige de 20 ans, 4 mois et 22 jours, élevé par le grand maître Cus Damato, fait face au champion du monde Trevor Berbick, citoyen canadien né en Jamaïque.

Dans le monde de la boxe, tout le monde parle du jeune Tyson. Court sur pattes, avec de minuscules bottines et des shorts noirs, sans artifice. Il pose ce jour-là le premier jalon d'une carrière qui allait faire de lui le plus célèbre boxeur de sa génération. Dès le deuxième round, son crochet de droite foudroie Berbick, et il devient le plus jeune champion du monde de l'histoire.

Le vieux Damato, mort un an plus tôt, n'aura pas vu sa prédiction se révéler. Dès qu'il l'avait vu arriver à son gymnase, Damato avait su que cet homme deviendrait le meilleur de tous les temps.

Tyson est devenu légende, et pas seulement à cause de ce qu'il accomplissait dans un ring. Damato n'aura jamais vu son plus solide soldat se transformer, dix ans plus tard, en cannibale croquant et recrachant l'oreille d'Evander Holyfield...

* * *

Jeudi 22 novembre 1917. L'Association nationale de hockey change de nom. Quatre équipes formeront le nouveau circuit, qu'on appellera la Ligue nationale de hockey : les Arenas de Toronto, les Senators d'Ottawa et deux clubs de Montréal, le club des anglophones, les Wanderers, et le club des francophones, les Canadiens de Montréal.

La petite histoire du 22 novembre.

JUSTE AVANT LE SEPTIÈME MATCH

Ça m'est presque arrivé une fois. C'était en février 1967. Bon, ce n'était pas la Ligue nationale de hockey, c'était du hockey de participation, catégorie bantam. J'avais 13 ans.

Je vous raconte.

J'habitais la paroisse Saint-Martin, dans le quartier Chomedey de la toute nouvelle ville de Laval. Mon équipe s'appelait les Royals. Nos chandails étaient orange. Les Royals, c'étaient mes chums, mes voisins. Une douzaine de petits gars qui venaient du même pâté de maisons. Nous formions la ligue de la paroisse avec quatre autres équipes.

Nous avons remporté le championnat de notre petite ligue paroissiale. Puis, nous avons battu les champions des autres ligues paroissiales du quartier Chomedey. Nous étions donc les représentants de Chomedey au grand championnat de ville de Laval. Un championnat aussi prestigieux que les séries de la coupe Stanley, et peut-être même un peu plus.

En ouverture, nous avons battu les champions de Duvernay, puis ceux de Pont-Viau, et nous nous sommes retrouvés en finale contre les petits gars de Laval-des-Rapides.

C'est dimanche soir, il fait -20 Fahrenheit (près de -30 degrés Celsius). Il reste une minute à jouer et c'est 1 à 1. Je suis devant le filet adverse. La rondelle est libre. Je m'en empare et oui, mesdames et messieurs, je compte ! C'est 2-1 Royals ! Je suis le héros ! Grâce à ce but mémorable, je suis Maurice Richard.

Mais la vie étant ce qu'elle est, l'arbitre, un frère des écoles chrétiennes, refuse le but. Il prétend avoir sifflé avant que je marque, mais au froid qu'il fait, le sifflet était gelé et personne ne l'a entendu.

Je crie au meurtre. L'arbitre m'expulse du match et m'envoie au vestiaire pour mauvaise conduite. Mon père, qui se les gèle le long de la bande, saute sur la glace et court après l'arbitre, la bave rageuse et le poing dressé.

Nous avons perdu en deuxième prolongation.

Mais ça m'est presque arrivé. Je suis presque devenu un héros international. J'ai presque été le joueur du match, dans le plus gros match de l'année.

Les Oilers d'Edmonton et les Hurricanes de la Caroline, ce ne sont pas les Royals bantam de la paroisse Saint-Martin. Il ne fera pas -20 Fahrenheit à Raleigh ce soir. Ce n'est pas un frère des écoles chrétiennes qui sera l'arbitre. Et j'espère que son sifflet ne sera pas gelé.

Mais pour le reste, ça se ressemble. Ils sont 40 joueurs de hockey de 27 ans en moyenne. Un de ces joueurs se prépare en ce moment pour le match de sa vie. L'existence d'un de ces jeunes hommes sera marquée ce soir. Un de ces 40 jeunes sera le héros du septième match de la série finale de la coupe Stanley. Est-ce que ce sera un gardien de but finlandais, ou un joueur d'avant vétéran ? Est-ce que ce sera un héros inattendu ? Un ombrageux joueur de troisième trio ? Un cinquième défenseur qui sera au bon endroit au bon moment ?

Au-delà de l'équipe qui va gagner, il y aura un individu, qui va ramasser ce soir le souvenir d'une vie. Un jeune homme qui, un jour, sera vieux et aura des petits-enfants. Un jeune homme qui, un jour, pourra sortir son *scrapbook*, avec sa photo et les articles qui prouveront

que le soir du 19 juin 2006, il a été le héros de la planète hockey. Le joueur par excellence du match final des séries de la coupe Stanley. Un moment, une partie, aura été le point culminant de son existence.

Ils sont 40, et un seul sortira du lot. Un être humain qui rêve à ce jour-là depuis qu'il tient un bâton de hockey entre ses mains. Un jeune homme qui a joué dans la rue en face de chez lui en bottines avant le souper, en rêvant de marquer le but gagnant d'un septième match en finale de la coupe Stanley ou d'effectuer l'arrêt du bout de la jambière qui aura sauvé la mise.

Oui, il y a une équipe qui va gagner, mais au-delà de l'équipe, ce jeune homme de 27 ans, qui, fondamentalement, est toujours un petit gars de 13 ans, va marquer sa destinée et réaliser le rêve de toute une vie.

Le score du match : Caroline 3, Edmonton 1. MVP (*Most Valuable Player*) : Cam Ward qui, enfant, gardait les buts dans les rues de Sherwood Park, Alberta.

BASEBALL MADE IN CHEZ NOUS

Depuis 1961, alors que j'avais sept ans, je m'intéresse aux camps d'entraînement du baseball majeur. Chaque année, c'est pareil. Après les fêtes, je me prends à espérer que le temps passe plus vite. Pas parce qu'il fait froid, mais parce que le camp d'entraînement s'en vient.

Ça fait un mois que j'ai des douleurs dans le ventre.

Montréal, contrairement à tout ce qu'on entend, porte une très longue tradition de baseball. Émile Tétreault, né en 1890 et décédé en 1963, était mon grand-père et parrain. C'est lui qui a montré à Roland Gladu comment frapper une courbe. Fait historique ou légende ? On s'en fout. Pour moi, c'est vrai.

Qui c'est, ça, Roland Gladu ? Monsieur Gladu a joué au troisième but avec les Braves de Boston en 1944, année où les États-Unis libéraient le monde du joug d'Adolf Hitler. Plusieurs bons joueurs étant partis au front, Roland Gladu a pu se tailler une place dans le baseball majeur.

Je me rappelle ce que me disait mon grand-père :

— Une balle, ti-gars, c'est comme la Terre. Elle tourne sur elle-même et avance en même temps. Il y a, sur une balle, un pôle Sud et un pôle Nord. Pour bien frapper une courbe, il faut viser le pôle Sud de la balle.

Mon grand-père me l'a dit à 8 ans, dans ma cour à Saint-Martin. C'est son père, Damien, né en 1850, qui le lui avait montré.

Le baseball professionnel a piqué ses racines dans la terre de Montréal deux générations avant que n'y arrive le hockey professionnel.

Deux générations *avant*. Pour une raison bien simple: le peuple était pauvre.

Pour faire jouer une partie de balle à 20 petits gars dans une ruelle, un champ ou un parc, ça prend une balle et un bâton. Pour faire jouer une partie de hockey, ça prend 20 paires de patins, 20 bâtons et une patinoire. Le hockey était à l'époque un jeu de riches et d'universitaires. Ni votre grand-père ni le mien n'étaient assez riches pour ça. Une paire de patins par famille, c'était la norme, et encore, pas dans toutes les familles. La plupart des gens préféraient acheter des carottes et du lard.

Dès la fin du XIX^e siècle, le baseball s'implantait chez nous. En plus de 100 ans, de nombreux joueurs ont marqué le baseball québécois grâce à leur talent et à leur personnalité. Certains avaient appris leur métier dans les ruelles de nos villes ou dans les champs entourant nos villages. Roland Gladu, Stan Bréard, Paul Calvert, Jean Pierre Roy, Claude Raymond ou Ronald Piché. D'autres étaient issus de familles d'ici, forcées de se rendre dans des petites villes de la Nouvelle-Angleterre pour travailler dans l'industrie du textile.

Vous souvenez-vous de la série télévisée *Les Tisserands du pouvoir*? Cette série racontait l'exode des Canadiens français aux États-Unis. L'action se situait à Woonsocket, Rhode Island. Napoléon Lajoie, un des plus grands joueurs de l'histoire, membre du Temple de la renommée du baseball, est né à Woonsocket en 1874. Ses parents, esclaves à l'emploi de grosses compagnies de textiles, étaient des Québécois.

D'autres descendants de familles canadiennes-françaises ont laissé leur marque dans notre longue histoire de baseball: Léo Durocher, Louis Boudreau, Léon Gosselin, Clément Labine, Jacques Fournier ou Ronald Guidry.

La balle comprend le français.

LETTRE AU BASEBALL DE FIN D'HIVER

Tu penses que je t'ai oublié, n'est-ce pas?

Depuis que tu m'as quitté, tu penses peut-être qu'il n'y a plus d'espace pour toi dans ma vie, encore moins dans mon cœur. Eh bien, tu te trompes. Je t'aime encore.

On dit que c'est plus difficile d'aimer à distance, mais j'y parviens, et je ne fais même pas d'effort. Est-ce que ça me fait mal de continuer à t'aimer, malgré ton départ? Non, pas du tout. C'est toujours aussi plaisant.

Surtout que cette année, on fête le cinquième anniversaire de notre vraie rencontre. Tu te souviens, il y a cinq ans, en pleine la semaine de relâche, on avait passé neuf jours ensemble dans le Sud ? Tous les jours, du matin au soir, ensemble sous le soleil de Floride...

J'étais avec mes deux plus jeunes fils. Mon premier camp d'entraînement de baseball à vie, le premier auquel j'assistais *live*. Les petits gars se tenaient derrière la clôture, à gauche, et attendaient que Vladimir en frappe un autre. Ils avaient rapporté trois douzaines de balles.

Cette semaine-là est gravée dans ma mémoire.

Ce matin, en regardant le thermomètre (le mercure est loin sous zéro) et en y rajoutant le fameux facteur éolien, j'ai replongé dans la chaleur de mes souvenirs.

Pendant des années, je me foutais de la fameuse première hirondelle ou de la marmotte de Punxsutawney. Ni l'une ni l'autre, à mes yeux, n'avait à voir avec l'arrivée du printemps et l'approche de l'été. Après avoir passé trois gros mois dans le froid et la noirceur, voilà qu'arrivait, fin février, l'espoir de l'été, à 3000 kilomètres au sud. Le premier signe de l'été, ce n'est ni l'hirondelle, ni la marmotte ; c'est un joueur de balle qui s'étire sur le gazon de Jupiter, Floride.

Je me souviens de 1969. Deux grandes choses se sont passées dans ma vie. C'était l'année de la découverte de mes hormones, et c'était l'année de l'arrivée des Expos. *No match* : la balle a eu raison des gonades. Même la petite Anne-Marie, de qui j'étais amoureux, n'arrivait pas à détourner mon regard du *Montréal-Matin* que je lisais et relisais en y découpant des photos. Les toutes premières photos sur lesquelles on voyait l'uniforme des nouveaux Expos de Montréal.

Cette année-là, j'avais sorti mon gant et ma balle à la fin février. Je me souviens d'avoir demandé à mon père si ça lui tentait d'aller se lancer une balle dans la rue (il faisait -15 degrés Fahrenheit). Il ne m'avait pas répondu. Il était allé directement dans la cuisine et, inquiet, avait dit à ma mère :

— Je crois que notre fils prend de la drogue.

Aujourd'hui, je réalise qu'ils ont commencé sans moi. Dans les champs de Floride et de l'Arizona, les joueurs ont commencé l'échauffement. Les beaux jours s'annoncent.

L'été va arriver encore cette année, je vous le confirme.

NOSTALGIE : J'AI 22 ANS

Quand j'avais 22 ans, j'aimais beaucoup entendre mon père et mes oncles me parler du bon vieux temps. Je pouvais rester longtemps pendu à leurs vénérables babines.

Ils me parlaient des deux Maurice. Des fois, c'était Maurice Richard. Mes chers vieux croûtons me le répétaient sans cesse :

— De la ligne bleue au *goal*, personne ne pouvait arrêter Maurice.

D'autres fois, c'était Maurice Duplessis, l'honorable Trifluvien qui a mené le Québec, l'Église et la finance à sa guise pendant deux décennies. Duplessis était l'homme des régions. Comme la famille de mon père venait de la campagne, elle vénérât Maurice qui connaissait tous les cultivateurs par leur prénom. Du côté de ma mère, on venait de la ville, et on détestait Duplessis avec autant de ferveur. Surtout mon grand-père.

Le temps a fait son œuvre. Force est d'admettre qu'aujourd'hui, même si je n'irais pas jusqu'à m'auto-qualifier de vieux croûton, je sens que, quand je parle de *mon* bon vieux temps, j'ai un certain effet chez mes trois fils.

Mon plus vieux aura 22 ans dans quelques semaines. Hier, je regardais les résultats des sondages qui analysaient le leadership de nos chefs politiques, ceux qui sont au pouvoir et ceux qui voudraient bien l'être. J'ai eu un relent de nostalgie. Je me suis revu au même âge, 22 ans. C'était en 1976.

Mon but n'est pas de faire suer mes contemporains, mais à cette époque, en termes de leadership, au Québec on était sur une autre planète. On était dans l'excès contraire. Il y en avait trop. Trop de leaderships. Les leaders politiques, les chefs de gouvernements et les chefs de partis étaient des monstres.

Dans l'arène syndicale, il y avait le gros Louis Laberge à la FTQ, le gros Marcel Pépin à la CSN et le très à gauche Yvon Charbonneau à la CEQ. Les trois se sont retrouvés en prison pour avoir défié les ordres de la cour et agi selon leurs convictions. Un an derrière les barreaux.

En 1976, le grand chef s'appelait Pierre Elliott Trudeau. Il déchaînait les passions. On le détestait avec conviction et on l'adorait avec autant de ferveur. Trudeau, qui était tout sauf morne, drabe et plate, avait une vraie pensée politique et assumait un leadership solide.

Au Québec, c'était René Lévesque. Au-delà de ce qu'on pouvait penser de ses idées politiques et de ses intentions, on peut sans crainte de se tromper affirmer qu'il était dans une autre ligue que Philippe Couillard.

C'était comme Trudeau : on était fou de lui ou on le détestait avec fougue.

À la tête de la ville de Montréal, il y avait Jean Drapeau. Un maire mythique.

Dans le monde du sport, autant de ces excès magnifiques : la coupe Stanley année après année, les Expos en voie de devenir une force majeure, et rien de moins que les Jeux olympiques dans notre belle ville de Montréal.

Quand j'avais 22 ans, la société d'ici n'était peut-être pas idéale, mais les leaders étaient autrement plus flamboyants...

Permettez à un vieux croûton d'être nostalgique.

SHITMAN

On ne s'étendra pas sur le sujet mais, vous le savez comme moi, parfois, le sport le plus extrême, c'est la vie elle-même.

1972. J'ai 18 ans. Mon oncle est le maire de Laval. Grâce à ses nombreux contacts, il m'a déniché une job d'été, loin de la maison. Pour la première fois de ma vie, je quitte la rassurante jupe de ma maman et le confortable sous-sol du bungalow de la terrasse Pilon à Saint-Martin, Laval, pour aller m'enrichir à la baie James.

En ville, le salaire minimum est de 1,50 \$ l'heure. Je vais faire 3,50 \$ l'heure. À 75 heures par semaine, ça fait de la paye, ça, madame. J'ai la peau de l'âme sensible, mais je me pousse la détermination et je remplis ma poche de hockey.

J'embarque dans l'autobus et 14 heures plus tard, j'arrive à Matagami, un village préfabriqué avec des bungalows qui ressemblent à des roulotte. C'est la frontière nord de l'Abitibi. Le royaume de la mouche à chevreuil et de l'épinette courte. Merde, quel été d'enfer je vais passer ici... Déprime, déprime. On m'a indiqué une petite chambre. J'y vais. Je défais ma valise et je tombe sur le lit de camp.

Le lendemain matin : réveil brutal.

— Eille, le jeune, ton avion part dans 15 minutes !

Mon avion ? Quel avion ? Je re-fous tout mon linge dans ma poche de hockey et j'embarque dans un vieil Otter jaune qui date de la guerre des Boers. L'hydravion me transportera encore plus au nord, 400 kilomètres plus loin. Je passerai l'été au milieu de la toundra, sur le bord de la rivière Opinaca.

Le camp porte le nom poétique de « B-80 », un camp de bûcherons tapi au milieu de la jungle québécoise. Nous y sommes pour tracer la

ligne de la route qui y passera éventuellement – donc, il n’y a pas encore de route. Aucun véhicule sur roues. Pour s’y rendre, c’est l’hydravion ou l’hélicoptère.

Plus creux que creux.

Fraîchement sorti de mon Laval civilisé, je me demande si je vais en ressortir vivant.

Disposées en demi-cercle, je vois 14 immenses tentes de toile blanche au plancher de *plywood* ça d’épais, sur le bord d’une rivière qui ressemble à un large fleuve. Je débarque avec ma poche de hockey, ma chemise de chasse propre, mes bottes à cap d’acier, ma cannette de chasse-moustiques et le cœur au fond de la gorge. Je vais voir mon patron, le chef de camp. Il est barbu et il pue, il n’a pas de dents. Il n’y a personne au camp, ils sont tous partis Dieu sait où.

— Quelle est ma job, monsieur ?

— Va dans la tente huit, fais-toi un trou. Couche-toi pis dors.

— Comment ça, « dors » ?

— T’es gardien de nuit.

Gardien de nuit ? On garde quoi, la nuit, dans le milieu du bois ? Des voleurs de tuques ? Des agresseurs de bûcherons ?

Première nuit. M’y voici. En pleine nuit. Tout le monde dort, sauf moi. Je suis dans la « *cookerie* », la tente-bouffe. La larme à l’œil, seul, à manger des petits poudings Laura Secord et à écrire mon tourment à ma mère.

Tout à coup, vacarme infernal. Bang ! Bang ! Boum ! Le cœur veut me passer à travers les côtes : une maman ourse fouille dans la poubelle. Je suis seul avec elle. Je ne sais pas quoi faire.

Je sors par en avant et cours réveiller le chef.

— Va dans la tente deux, réveille le Grand Pic.

— C’est qui, le Grand Pic ?

— C’est le premier sur le bord.

J’y vais.

— Monsieur Grand Pic, il y a un ours à la *cookerie*. Qu’est-ce que je fais ?

— Prends une *flashlight* et flashes-y ça dans la face.

Je pars à pleurer. Le Grand Pic me regarde. Rit de moi. Se lève en bobettes, prend la *flashlight* et me dit de le suivre.

À quelque 12 pieds de la bête, il lui flashe la lumière dans les yeux. L’ourse, calmement, retourne dans le bois.

Le lendemain, en pleine nuit, autre vacarme. Cette fois, la maman fouille dans le garde-manger et se paye la traite en rognant un quartier de bœuf.

Deux soirs plus tard, devant une vingtaine de spectateurs, dont moi, un indien Cree du nom de Matthew Ottereyes abat l'ourse dans la *dompe*, d'un coup de hache en plein front.

Je n'ai plus jamais été gardien de nuit. J'ai vite été promu au rang de *shitman*. Le *shitman*, c'est celui dont la tâche quotidienne consiste à vider la bécosse.

Vous voulez plus de détails ?

LET'S GO HOKIES

La première fois que j'ai pris l'avion dans ma vie, c'était en 1978. J'avais 24 ans. Parti de Dorval, j'atterrissais à San Francisco. Maniaque de sport, j'avais hâte de voir Candlestick Park, où avaient triomphé Willie Mays et Willie McCovey, les héros de mon enfance.

Comme j'étais aussi maniaque de musique et que j'avais été un adolescent des années hippies, j'envisageais d'aller voir le berceau de la génération *peace and love* : le campus de l'université Berkeley, à Oakland, là où a enseigné le père du psychédélisme, le professeur de philosophie et fucké notoire Timothy Leary. J'ai été complètement séduit. Ses vieilles bâtisses, la fourmilière, tout ce jeune monde qui vaquait. Les immenses bibliothèques, le *beat* de cet énorme campus qui ressemblait à un village. D'autant plus que je n'ai jamais étudié à l'université, pour des raisons techniques : j'étais techniquement poche à l'école. Je ne voudrais pas ici aggraver mon cas en vous faisant lecture de mes résultats scolaires au cégep, mais disons que techniquement, il m'en manquait une couche ou deux pour être accepté dans les institutions supérieures. C'est en promenant sur le campus de Berkeley que j'ai un peu regretté d'avoir été con à l'école.

Une semaine plus tard, en arrivant un peu plus au sud, à Los Angeles, je ne suis pas allé au Dodgers Stadium, ni sur Sunset Boulevard à Hollywood, ni à Disneyland, je voulais aller voir UCLA, l'Université de Californie à Los Angeles. Tout de suite après, c'était une visite au campus de USC (University of Southern California), et le légendaire Rose Bowl.

Je n'ai pas obtenu de diplôme universitaire, mais je suis revenu de ce premier voyage à vie avec des tee-shirts et des cotons ouatés à l'effigie des Bruins de UCLA et des Troyens de USC, et avec une nouvelle passion : je suis devenu accro des universités. Chaque fois que je peux, j'en visite une. Mon rêve, c'est d'aller sur le campus de l'Université Notre Dame, à South Bend, Indiana. Comme en fait foi son nom, cette

gigantesque université est d'inspiration canadienne-française. Un hommage à Louis Joliet et Jacques Marquette, les fondateurs de la ville de Chicago.

L'an dernier, comme j'ai suivi pas à pas les activités des Carabins de l'Université de Montréal et que j'ai vu tous leurs matches locaux, je me suis mêlé encore à cette assemblée extraordinaire qu'est la foule universitaire.

Quel milieu inspirant. Quel milieu plein d'effervescence.

Moyenne d'âge: 22 ans.

On a beau me parler de guerre en Irak et de destruction de l'atmosphère et d'avenir brumeux et de réchauffement planétaire et de concentration de la richesse et d'injustices sociales, quand je vais sur un campus universitaire, je vois la lumière au bout du tunnel. Je vois la solution: une belle concentration de savoir et d'espoir.

Les États-Unis, quel pays bizarre et contradictoire. Autant les porte-parole de la National Rifle Association sont des fous dangereux, autant les jeunes étudiants universitaires, qui viennent de partout sur la planète, me portent à croire qu'ils réussiront à sauver la mise pour l'humanité.

Ce n'est pas un individu malade, si assassin soit-il, qui stoppera la prochaine génération, au contraire.

La fusillade de Virginia Tech a ébranlé la planète en ce printemps 2007. Vingt-cinq blessés. Trente-trois morts, dont le tueur lui-même. Des milliers d'âmes secouées par l'horreur. J'espère que ce drame, loin de ralentir le processus, l'accélérera, et que la jeune génération prendra conscience de l'urgence d'agir, de l'urgence de faire de notre monde un monde meilleur, où la violence et l'injustice sont les vrais ennemis.

Comme le disaient les 12 000 étudiants de Virginia Tech quelques jours après le drame: «*Let's go Hokies.*»

MERCI POUR LES RONDELLES, MONSIEUR

Je ne me vois pas comme quelqu'un de *cheap*. Je ne jette pas mes 30 sous par les fenêtres, mais je ne fais pas sécher mes essuie-tout. Je ne mets pas un cheveu dans mon Big Mac pour en avoir un autre gratis. Je ne redonne pas à quelqu'un d'autre le cadeau de Noël que j'ai reçu l'année d'avant. Ou pas souvent. Je ne donne pas des bouteilles vides en guise de pour-boire au livreur de pizza. Cependant, il m'est quand même arrivé, au cours des années, de faire de brèves percées dans le monde de la *cheapitude*.

C'est l'hiver 1993, j'habite Laval. Derrière chez nous il y a un grand champ. Sur ce terrain vague, un immense étang, qui gèle en hiver et se transforme en une magnifique patinoire. Mes trois fils ont cinq ans, sept ans et dix ans. Avec des amis du voisinage, nous y jouons au hockey.

L'usager sait très bien que jouer sur un étang c'est le fun, mais qu'il y a un hic : ça coûte cher en rondelles. Quand l'investissement en rondelles outrepassa les 50 \$ par année, le papa-joueur-de-hockey cède sa place au papa-comptable. Il faut agir. Papa cherche les rondelles sous quatre pieds de neige, et l'exercice s'avère inutile.

— Les gars, leur dis-je un beau jour, on va faire un tour d'auto. On s'en va au Centre sportif Laval, juste à côté de mon alma mater.

Surprise : le Titan de Laval est en séance d'entraînement. Quand j'étais pensionnaire au collège, je savais que pendant les entraînements de l'équipe junior majeure, il y avait toujours plein de rondelles qui se retrouvaient dans les estrades.

Pendant que mes gars fouillaient sous les 3000 bancs de l'aréna, évitant du même coup à papa d'avoir l'air d'un quêteux, papa regardait la séance d'entraînement. Sur la glace, dans cet aréna où j'ai joué pendant des années, le jeune entraîneur, sifflet dans le cou, criait ses *drills*.

La pause est arrivée. L'entraîneur, accoudé à la bande, m'a vu et est venu me faire la conversation. Je ne connaissais pas les joueurs. Vingt jeunes avec des uniformes sans numéro, toutes sortes de couleurs, faut pas trop m'en demander.

— T'habites dans le coin ? me demande le jeune homme.

— Oui, je suis venu ramasser des rondelles pour mes fils.

Les gars avaient trouvé une seule rondelle. Ils sont venus vers moi, penauds. Alors mon interlocuteur leur a dit où chercher.

— Fouillez dans le coin, à gauche de la Zamboni, il y en a plein.

Ils sont partis à la course. En fin de compte, ils en ont trouvé une douzaine et ont bourré leurs poches de ces trésors en caoutchouc noir.

L'entraînement a repris. Le jeune coach est retourné au centre de la patinoire et a expliqué la suite à ses joueurs. Nous sommes repartis.

Juste avant de quitter, Simon, cinq ans, s'est retourné pour crier un merci au monsieur qui leur avait dit où étaient les rondelles. Le monsieur parlait aux joueurs, il n'a pas répondu, mais il a levé son bâton pour faire signe qu'il avait entendu.

Ce jour-là, j'ai décidé que j'aimais Michel Therrien pour la vie.

UNE OFFRE D'EMPLOI

Je me suis écrit à moi-même.

Nous sommes en 1999. Je suis animateur du matin à Énergie Montréal (CKMF). Depuis quelques années, je me suis rapproché d'un des personnages les plus colorés de la grande jungle sportive québécoise : natif de Sainte-Angele-de-Laval, en Mauricie, le promoteur de boxe Régis Lévesque.

Monsieur Lévesque a été le promoteur de combats qui ont marqué l'histoire de la boxe québécoise. Son langage, sa voix, sa façon d'être, son ton en ont fait un personnage irrésistible. On l'a imité, mais les imitations n'ont jamais été à la hauteur du vrai. Je serai toujours très attaché à monsieur Régis Lévesque.

Un jour, Régis m'appelle et me donne rendez-vous à son « bureau » : une table du Beaubien Deli, restaurant sis au coin de Pie-IX et Beaubien, dans l'est de Montréal. Il veut me parler. Je me rends donc sur place. Je me sens comme en audience avec le pape. Régis est assis, comme d'habitude, à la table du fond, dans le coin, à droite. Je m'assois à côté de lui.

— Salut, Régis. Tu veux me parler ?

Il fouille dans la poche de son veston et en ressort une serviette de table de papier, bien pliée. Il la dépose sur la table et la déplie délicatement. Dans la petite serviette, il y a quatre pilules bleues.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du Viagra.

Un gigantesque point d'interrogation m'est alors apparu dans le front.

En 1999, la vente de Viagra était interdite au Canada. Mais ça marchait très fort aux États-Unis, où Régis avait des contacts.

Régis m'offre alors la possibilité d'arrondir mes fins de mois en devenant... revendeur de Viagra. Pendant cinq secondes, je n'ai pas su comment réagir. Mais au bout de ces cinq secondes, j'ai été envahi par une envie irrépressible de me faire éclater la rate, tellement je trouvais ça drôle. J'étais avec Régis Lévesque, au fond d'un restaurant de l'est de Montréal, en train de recevoir l'offre d'emploi la plus cocasse de ma carrière.

J'ai refusé la proposition de monsieur Lévesque, mais je l'ai remercié de m'avoir fait vivre cet instant mémorable, qui demeure à ce jour l'une des scènes les plus fantastiques de ma vie d'amateur de sport.

JE SUIS HOMER SIMPSON

Les *bobbleheads*, figurines à tête branlante à l'effigie d'athlètes professionnels, ont connu et connaissent encore un franc succès. Parmi les choses ridicules que j'ai vues au cours des ans, en tête de liste, il y a cette figurine d'un ancien joueur de la Ligue nationale de hockey, Clint Malarchuk, ex-gardien des Nordiques de Québec et des Sabres de Buffalo.

Clint a été un gardien de but moyen, mais il a droit à sa *bobblehead*. Je vous la décris. Elle mesure quatre pouces de hauteur. Clint est agenouillé devant son but dans une mare de sang, et il saigne comme un cochon. En vente sur eBay pour 40 \$ US.

La scène, la vraie, se passe en 1989. Malarchuk a subi la blessure la plus spectaculaire de mémoire d'amateur de hockey : un coup de patin lui a sectionné une artère dans le cou. N'eût été l'intervention d'un soigneur qui lui a pincé l'artère, Malarchuk serait mort au bout de son sang.

Bob Gainey a aussi subi des blessures qui sont passées à l'histoire ; il a joué une finale de la coupe Stanley avec les deux épaules disloquées. Bob Gibson, ex-lanceur des Cards de St. Louis, lançait sa traditionnelle rapide de feu avec la rage au cœur. Il voulait tellement gagner qu'il était prêt à tout. Un jour, il a reçu une flèche directement sur le tibia. « Ouch », a-t-il déclaré. Et il a continué à lancer. Après la partie, à l'hôpital, on a constaté que sa jambe était fracturée.

Les blessures, vous le savez, font partie de la *game*. Une panoplie de blessures mémorables ont marqué l'histoire du sport. Elles vont de la jambe de Joe Theisman, complètement virée à l'envers en direct à la télévision devant des millions de téléspectateurs, à la cheville tire-bouchonnée de Moises Alou avec les Expos, entre le premier et le deuxième but. Il y a les blessures à répétition des joueurs de soccer, qui se tordent de douleur pendant 30 secondes, puis se lèvent et repartent aussi vite. Il y a les ligaments déchirés, étirés. Il y a les débarques à vélo, les rondelles dans le front. Les chutes saisissantes en ski qui peuvent aller jusqu'à causer la mort, comme dans le cas de la Française Régine Cavagnoud en 2001.

Je vous parle de blessures sportives parce que, pour la première fois de ma vie, j'en fus victime il y a deux semaines. Une blessure à l'épaule qui m'empêche de jouer au golf et, ô malheur, de lancer des balles de baseball. Qui m'empêche de dormir du côté droit. Ma femme doit maintenant me laver sous le bras gauche. Je ne peux pas *shifter* mes vitesses. Je suis handicapé.

Mais le pire, c'est la blessure psychologique qui accompagne mon malheur physique: je suis sans cesse victime de quolibets de la part de mes propres fils.

Comment me suis-je infligé cette blessure? En tombant violemment, très violemment... d'un hamac trop tendu. Je suis resté sur le sol me lamentant, pris de nausées, ébranlé, en larmes. Mes fils ont accouru pour voir de quoi il retournait. Ils ont ri à s'en briser les côtes. Depuis ce jour, ils m'ont rebaptisé Homer Simpson.

Je les déshérite tous les trois.

BAGARRES

L'obstination, quand c'est fait selon les règles, est un merveilleux passe-temps. La règle numéro un de l'obstination, c'est qu'il ne faut pas «débarquer» du sujet pour aller dans le personnel. Par exemple:

— Le but d'Alain Côté n'était pas bon, et en plus, ta sœur baise avec les Cowboys de Dallas.

Ou encore:

— Barry Bonds n'a jamais touché à une seringue de sa vie, et en plus tu pues le vieux Oka.

Si cette règle est respectée, s'obstiner est formidable.

Pour qu'une obstination soit intéressante, il faut également que les deux obstineux soient du même calibre. M'obstiner, par exemple, avec un enfant de cinq ans sur la valeur de José Bautista, ou avec une vieille dame de 82 ans sur la pertinence d'envoyer Drogba dans la mêlée, ou avec José Gaudet sur le fait que Golovkin est un boxeur et non une sorte de valise, c'est inutile.

Je n'aime pas beaucoup parler de ma vie privée. Pas par principe; plutôt parce qu'elle est plate. Mais je ferai exception ici, en vous révélant que la personne avec laquelle j'aime le plus m'obstiner, c'est moi-même.

Depuis le coup de poing qu'a assené Colton Orr à Todd Fedoruk, je me suis souvent obstiné sur ce sujet: suis-je pour ou contre les bagarres au hockey? Depuis dix jours, tous les jours, je me prends au collet.

Hier, après avoir tergiversé et viré la question de tous bords tous côtés, après avoir épluché tous les arguments possibles, j'en suis arrivé à la conclusion que je suis contre.

Pourtant, je n'ai jamais fermé la télé devant une bagarre. Et je suis même rarement resté assis. Je n'ai pas changé de poste quand Bouillon

se colletaillait avec Tucker. Quand j'étais petit, c'était pour moi une joie de voir John Ferguson bardasser Eddie Shack. De voir Henri Richard corriger Wayne Cashman. Ou de voir les Irlandais Nilan et O'Reilly discuter avec leurs jointures.

Mais là, il faut passer à autre chose. Il est temps de dire non. Je crois que le phénomène a fait son temps. Il en va de la crédibilité de la Ligue. Et surtout, on n'a plus besoin de ça.

L'argument massue m'est arrivé sous la forme d'un extrait vidéo diffusé sur YouTube, qui doit dater de quelques années. La scène : une bagarre entre Raitis Ivanans, 6 pieds 3 pouces, 260 livres, et George Laraque, 6 pieds 3 pouces, 240 livres, champion poids lourd de la LNH. L'échauffourée éclate immédiatement après la mise en jeu.

Puisque Laraque porte un micro sur lui, on entend clairement la conversation des deux joueurs. Laraque s'installe à l'aile droite, Ivanans est son vis-à-vis, à gauche. Laraque demande gentiment à Ivanans :

— Tu veux qu'on y aille tout de suite ?

Ivanans répond, sans aucune agressivité :

— Ok, je suis prêt.

Laraque réplique :

— Ok, *good luck, man*.

Le juge de ligne met la rondelle au jeu, et les deux mastodontes laissent tomber les gants et se tapochent joyeusement.

Le voilà, mon argument final. Il fut un temps où la bagarre éclatait parce que la pression était à son comble, parce qu'un minable agressait Guy Lafleur ou Wayne Gretzky, parce que les nerfs des joueurs étaient à fleur de peau. Mais là, c'est pour le show, et *seulement* pour le show. C'est la WWE. Moi, je ne marche plus.

On ne pourra jamais empêcher un joueur de sauter une coche, et on n'empêchera jamais un homme de se porter à la défense d'un coéquipier. Mais le coupable devra payer plus cher. Une bagarre ? Le joueur sort du match et ne joue pas le prochain. Et les pénalités augmentent avec les récidives. En d'autres mots, si on veut se battre, il va falloir que ça vaille la peine. Que ce soit inévitable. Que le joueur et son équipe soient prêts à assumer les conséquences.

Les bagarres ne seront jamais éliminées totalement, mais celles qui resteront seront, d'une certaine façon, significatives. Rideau, Ivanans-Laraque, le *show* est fini.

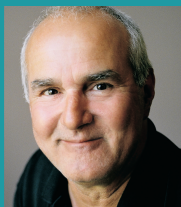
Pendant quinze ans, Christian Tétreault a tenu une chronique sportive à la radio. Toutes les semaines, des auditeurs lui ont envoyé par courriel des anecdotes en lien avec le monde du sport. Il vous offre ici la crème de ces témoignages parfois drôles, parfois poignants, toujours authentiques, auxquels s'ajoutent les meilleures de ses propres chroniques. Par le prisme du sport, Christian Tétreault contemple et raconte.

Cet ouvrage vous invite à la rencontre d'idoles : Maurice Richard, Tiger Woods, Jacques Villeneuve, Babe Ruth. À celle d'athlètes moins connus mais tout aussi importants : Joé Juneau, Gaétan Duchesne, Napoléon Lajoie, Jean-Philippe Maranda. Il vous présente des pages d'histoire, des équipes légendaires, des matches mémorables.

Il vous convie aussi dans les cercles de héros ordinaires, de héros de la vraie vie. Cet enfant différent qui a marqué au soccer. Ce grand-père gravement malade qui assiste à son dernier match au Centre Bell. Ce papa qui nous emmenait pêcher. Cette maman emportée par le cancer, mais dont le souvenir pousse ses fils à persévérer. Ce coach du pee-wee qui se dévoue pour ses jeunes joueurs. *Histoires de sport* vous raconte un premier marathon, un championnat de paroisse, cet inoubliable voyage de chasse, la victoire de l'équipe de balle-molle Boutique Gisèle. Ces hivers à patiner entre camarades de collège. Cette excursion dans le Grand Canyon.

Un livre touchant qui déborde d'histoires de famille, d'amitié, d'équipes, de soutien, de dépassement de soi, d'échec et de triomphe... D'histoires vraies, d'histoires de vie. **D'HISTOIRES DE SPORT.**

© Olivier Hanigén



Christian Tétreault se définit d'abord comme un mari et un père, ce qui ne l'a pas empêché de mener plusieurs carrières de front. Surtout connu comme animateur, chroniqueur et éditorialiste de sport, il est aussi concepteur et rédacteur pour la télévision. Il est l'auteur de dix livres, dont six parus aux Éditions de l'Homme.